

P A S C A L   G A R N I E R

DU MÊME AUTEUR

Aux éditions Zulma

*L'A26*, 1999.

*Nul n'est à l'abri du succès*, 2001.

*Vue imprenable sur l'autre*, 2002.

*Les Hauts du Bas*, 2003.

*Flux*, 2005 (Grand Prix de l'Humour noir 2006).

*Comment va la douleur?*, 2006.

Chez d'autres éditeurs

*L'Année sabbatique*, P.O.L., 1986.

*Surclassement*, P.O.L., 1987.

*La Solution esquimau*, Fleuve Noir, 1996.

*La Place du mort*, Fleuve Noir, 1997.

*Les Insulaires*, Fleuve Noir, 1998.

*Trop près du bord*, Fleuve Noir, 1999.

*Chambre 12*, Flammarion, 2000.

*Les Nuisibles*, Flammarion, 2002.

*Parenthèse*, Plon, 2004.

# LA SOLUTION ESQUIMAU

*Roman*

« À LA MÉMOIRE DE ZULMA  
VIERGE-FOLLE HORS BARRIÈRE  
ET D'UN LOUIS »  
TRISTAN CORBIÈRE

ZULMA  
122, boulevard Haussmann  
Paris VIII<sup>e</sup>

Aucune partie de ce livre ne peut être utilisée ou reproduite  
d'aucune manière que ce soit sans la permission de l'Éditeur,  
à l'exception d'extraits à destination d'articles  
ou de comptes rendus.

ISBN:

2 - 8 4 3 0 4 - 3 7 8 - 6

9 7 8 - 2 - 8 4 3 0 4 - 3 7 8 - 9

N° d'édition : 378

Dépôt légal: octobre 2006

Copyright © Zulma, 2006

Diffusion: Seuil — Distribution: Volumen

zulma@zulma.fr

Si vous désirez en savoir davantage sur Zulma  
et être régulièrement informé de nos parutions,  
n'hésitez pas à nous écrire  
ou à consulter notre site  
[www.zulma.fr](http://www.zulma.fr)



« Louis a dormi dans le lit des enfants, un lit à étages, dans la couchette du bas, entouré de monstres en peluche, une voiture de pompiers sous les reins. Il doit faire jour. Quelque part dans la rue, un marteau-piqueur défonce un trottoir. Louis se retourne, recroquevillé, les genoux sur le menton, les mains entre les cuisses, le nez écrasé sous la peau duveteuse d'un dinosaure rosé puant la crache et le lait caillé.

« À propos de quoi se sont-ils engueulés hier soir?... Ah, oui!... Alice voulait se faire incinérer alors que lui penchait pour l'enterrement. Pour Alice, dotée d'un sens pratique rigoureusement vertical, il n'y avait pas à hésiter : premièrement, l'incinération était moins coûteuse, deuxièmement, plus propre, troisièmement, évitait une occupation des sols inutile (imagine ce que l'on pourrait construire à la place du cimetière de Thiais, par exemple!...) et quatrièmement, somme toute assez romantique, ses cendres dispersées au large de Kalymnos, en Grèce (ils y avaient passé leurs dernières vacances) à la proue d'un joli bateau

blanc...

« Il l'avait interrompue un peu brutalement : premièrement, quand on est mort on n'en a rien à foutre du prix de son enterrement, deuxièmement, on déverse déjà suffisamment de saloperies dans la mer, troisièmement, les cimetières sont des endroits infiniment plus agréables pour se balader que les cités-dortoirs, et quatrièmement, compte tenu des progrès de la science, il n'était pas impossible qu'un jour on puisse recréer la vie à partir d'un squelette alors qu'avec une poignée de cendres balancée dans la mer, tiens... Un vigoureux bras d'honneur avait ponctué ce dernier argument.

« Et qui paierait ses foutues funérailles?... Ça ne lui suffisait pas de taper tout le monde de son vivant, il fallait qu'il continue après sa mort?... Quel égoïsme!... et des fleurs à chaque Toussaint aussi?... Parfaitement des fleurs! et même des arbres avec des oiseaux dessus et des chats autour! N'était-elle pas la première à s'extasier au Père-Lachaise devant les vieilles pierres moussues? Celle, par exemple, dont la dalle avait éclaté sous la poussée d'un robuste laurier?...

« Alors pourquoi ne mettait-il pas de l'argent de côté pour se la payer sa vieille pierre moussue?... Hein, pourquoi...

« Et voilà, le fric, toujours le fric...

« Après, il ne se souvient plus que d'un sordide dérapage vers des problèmes basement domestiques et d'une cruelle actualité qu'une interminable

bataille de chiffres à l'appui avait fini d'embrouiller. Sur ce terrain, il n'était pas de taille à lutter avec Alice. Il avait tranché en se levant de table :

« Puisque c'est comme ça, je ne mourrai pas, c'est ce qu'il y a de plus économique, non ?

« Au fond, c'est là où il voulait en venir, à cette conviction enracinée au plus profond de lui : il ne mourrait jamais.

« Et pourtant cette certitude avait été sérieusement ébranlée au cours de cette dernière année ; quatre de ses amis étaient morts. Bien sûr, en quarante ans d'existence, il en avait déjà connu des morts, mais ce n'étaient pas les mêmes. C'était, soit des personnes âgées, oncle, tante... soit de vagues connaissances dont l'existence du temps de leur vivant était déjà incertaine, ou bien pour des personnes plus jeunes, des accidents, de voiture le plus souvent, des morts normales. Mais les quatre derniers étaient des gens comme lui, fréquentant les mêmes endroits, aimant les mêmes livres, les mêmes musiques, les mêmes films. Leur mort n'avait pas été brutale, ils avaient eu le temps de s'y faire, ils avaient vécu avec pendant des mois, ils en avaient parlé sérieusement, posément, comme de leurs problèmes d'argent, de boulot, de couple. C'est cette attitude de soumission raisonnable qui avait tant secoué Louis. Des gens comme lui (pas tout à fait puisqu'ils étaient morts) avaient accepté l'inacceptable. Quatre en un an.

« Quant aux autres... »

Chaque jour à la même heure je monte dans mon bureau et, en relisant ces pages, je me dis : « À quoi bon écrire une histoire que je connais déjà par cœur ? » Je l'ai tellement racontée autour de moi que j'éprouve pour cette fastidieuse formalité autant d'intérêt que si je découvrais en ouvrant mon programme télé qu'on passe ce soir, sur toutes les chaînes, *Le Jour le plus long*. L'idéal serait de la vendre telle quelle, brute, à quelqu'un qui se passionnerait à l'écrire. Ou qui ne se passionnerait pas mais qui l'écrirait à ma place. C'est pourtant une bonne histoire, il n'y a que madame Beck, mon éditeur, qui émette des réserves. J'ai eu un mal fou à la convaincre.

— C'est l'histoire d'un type, Louis, la quarantaine, gentil mais fauché, qui tue sa mère afin de toucher l'héritage.

Tout madame Beck est dans son nom, quelque chose de pointu, une longue succion acide.

— Pas vraiment original.

— Attendez ! C'est un très modeste héritage. Mais ce n'est pas ça qui compte. Comme tout se passe bien, qu'il n'est pas inquiet par la justice, il se met à tuer les parents de ses amis qui eux aussi sont dans le besoin. Bien évidemment, il ne le leur dit pas, c'est son secret, charité pure, un bienfaiteur anonyme quoi.

Madame Beck baisse la tête, accablée.

— Pourquoi ne continuez-vous pas dans le roman jeunesse ? Vos livres pour enfants se vendent bien...

— Mais c'est un livre pour enfants ! Ce type est très gentil ! Il aime sa mère, il aime ses amis, les parents de ses amis, il aime tout le monde, mais avouez qu'en ce moment, tout le monde est dans le pétrin, non ?... Il tue les parents comme les Esquimaux abandonnent leurs vieux sur un morceau de banquise, parce que... c'est naturel, écologique, bien plus humain et beaucoup plus économique que de prolonger leur interminable corvée dans des mouiroirs sinistres. De toute façon, il ne leur fera presque pas mal, ce sera du travail soigné, chaque crime sera préparé et adapté aux personnes concernées avec la même conscience professionnelle qu'un voyage au Club Med. Et puis rien ne nous empêche de faire une fin morale. Par exemple, je peux le faire assassiner par son fils, un garçon d'une vingtaine d'années qu'il n'aurait pas revu depuis très longtemps et qui aurait mal tourné. Une agression dans le métro, par hasard, quelque chose comme ça... Qu'en pensez-vous ?

Deux heures plus tard, madame Beck me tendait un chèque du bout des doigts en détournant les yeux.

Cette maigre avance m'a permis de louer à un ami peintre cette petite maison au bord de la mer dans laquelle je bâille à m'en décrocher la mâchoire depuis presque deux mois.

« Quand je m'éveille ma bouche est ouverte. Mes dents sont grasses : les brosser le soir serait mieux, mais je n'en ai jamais le courage. » Cette

phrase d'Emmanuel Bove, la première de *Mes amis*, ne saurait mieux résumer mon état d'esprit. Je quitte donc ma machine déjà recouverte d'une belle couche de poussière pour me consacrer à des tâches plus adaptées à mes compétences : faire la vaisselle, un peu de ménage, entamer la rédaction d'une liste de courses, pain, jambon, beurre, œufs... Ces petites corvées de chaque jour ne me déplaisent pas, elles m'évitent de sombrer totalement dans une existence de grabataire. Et puis l'habitude est une excellente méthode pour se faire à l'éternité. Ensuite, je vais à la plage, quel que soit le temps. Aujourd'hui, il est radieux, un ciel de carte postale avec d'inévitables mouettes vautrées dessus. C'est très facile d'aller à la plage de chez moi, il suffit de suivre la « rue de la mer », tout droit, à cinq minutes. Chaque jour, je m'étonne de cette masse de gelée verte au bout de la rue et du panneau sens interdit planté comme une grosse sucette sur l'horizon. Au fur et à mesure qu'on avance, on est obligé de courber le dos, de baisser la tête à cause du vent qui monte la garde sur la plage. Il fait un froid mentholé. On voit très bien les cheminées du Havre et les tankers attendant leur tour au passage d'Enti-fer. Il y a certains mots, lorsque l'on ne parle pas, ou pratiquement pas, qui vous explosent dans la tête comme un feu d'artifice : ENTIFER. Mais ça peut être aussi bien : BROSE À DENTS. Ici je ne parle à personne. Parfois à la dame du tabac qui se trouve rue de la mer.

— Bonjour madame... ça va madame?...

Elle va comme la mer, elle monte et elle descend puisqu'elle habite au-dessus de son commerce et qu'on ne la voit jamais ailleurs.

Il y a deux personnes sur la plage. Au bord des vagues, elles hésitent : « À gauche?... À droite ? » Elles se séparent. L'une bombe le torse et fauche une grande brassée de soleil. L'autre virevolte en écartant les pans de son manteau. Elle trébuche dans l'écume, sort de l'eau en levant haut les genoux. Les gens heureux ne sont pas emmerdants. Du moment qu'on leur fout la paix...

Je ne vais jamais bien loin sur la plage.

Au début, oui, j'explorais, je grimpais sur les falaises, sur les rochers. Je revenais fourbu, les poches pleines de cailloux, de coquillages, de bouts de bois. Maintenant je préfère m'asseoir sur le banc des vieux. En cette saison, ils n'y sont pas, il fait trop froid. Un bref instant, je savoure l'extase d'être là où je dois être avec d'autant plus de plaisir que j'en connais l'inéluctable fin, une redescente sévère parmi les humains. La « brute » arrive ! Je reconnais sa démarche pesante, on dirait qu'il pousse une brouette invisible. Les cheveux ras, une tête comme une valise qui aurait fait le tour du monde, des mains comme des pieds et des pieds labourant le sol à chaque pas, quelle qu'en soit la nature, sable, béton, goudron... Toujours un œil au beurre noir ou une main plâtrée, il se bat tout le temps, avec tout le monde, à ce qu'on dit. Pourtant tout le monde l'accepte, on fait avec. Moi, il me terrorise.

Ça fait longtemps que je l'aurais mis en cage, ou abattu, tout simplement. Il m'oblige à me lever, à aller plus loin. Mais loin, c'est vraiment trop loin pour moi. Je décide de rentrer par la plage.

J'adore piétiner les coquillages, j'imagine que ce sont des lunettes d'éditeur. Il n'y a plus personne à présent, les deux autres ont disparu, la brute aussi. Je me sens soudain tellement seul que j'ai l'impression d'être invisible. Le ciel se rétracte au-dessus de ma tête comme une peau brûlée. Le silence me fait un mal d'otite. Je donnerais n'importe quoi pour être ailleurs qu'ici.

« Quant aux autres... ceux qui n'étaient pas morts, pas encore, ils faisaient comme lui, vivaient à plat ventre au fond de tranchées hâtivement creusées, guettant jour et nuit le sniper qui décimait leurs rangs. L'entrée en quarantaine prenait des allures de sortie de secours.

« Louis y passerait bien la journée dans cette chambre d'enfant, tassé dans le petit lit comme un gros légume dans un cageot. Quand il était petit, il pouvait passer des heures comme ça à s'ennuyer. Il ne faut pas croire que les enfants sages qui restent dans leur coin sont de doux rêveurs, qu'ils vivent dans des mondes merveilleux, non, ils s'ennuient, tout bêtement, mais l'ennui de l'enfance est d'une tout autre qualité, une sorte d'opium. Plus tard, on ne s'en souvient plus, les ennuis ont remplacé l'ennui. L'engueulade avec Alice hier soir, ou plutôt

ses conséquences, fait partie des ennuis.

« L'atmosphère de la chambre devient soudain irrespirable, la douce pénombre se transforme en tampon de ouate noire qui lui bouche tous les orifices. Louis se catapulte hors du lit, tire les rideaux et ouvre la fenêtre. La lumière du jour et les hoquets du marteau-piqueur lui sautent au visage. Il ferme les yeux, grimace, et retourne vers le petit lit en titubant. Il y a un mot coincé sous la lampe de chevet. C'est l'écriture d'Alice.

« “Si tu pouvais ne pas être là quand je rentrerai, ça serait bien.” »

« Bien sûr il s'y attendait depuis longtemps, mais pourquoi maintenant ? Cette stupide dispute a mis le feu aux poudres. Comme s'il en avait quelque chose à foutre d'après sa mort !... Il va être obligé de bouger.

« Le choc du moineau contre la vitre de la fenêtre entrebâillée ne fait pas plus de bruit qu'une balle de mousse rebondissant sur un tapis. Ce heurt pourtant si léger se diffuse comme une décharge électrique de la poitrine de Louis à son bas-ventre. Toutes les peurs de l'enfance sont là, tapies dans cette petite boule de plumes grises, d'os minuscules et de chair frémissante prisonnière du rideau. Dehors, le halètement obstiné du marteau-piqueur fait contrepoint aux coups de bec affolés de l'oiseau contre la vitre.

« — Va-t'en !... »

« L'oiseau s'immobilise devant la fenêtre murée d'un ciel blanc, mal peint. Louis ferme les yeux en

espérant que le piaf se libère de lui-même, mais les coups de bec recommencent à cribler le silence. Il suffirait de se lever, de soulever le rideau et d'ouvrir grande la fenêtre mais Louis se refuse au moindre contact physique avec cet imbécile de moineau. Il lui faudrait un long bâton, une canne à pêche par exemple. Et encore, l'oiseau en se libérant pourrait bien lui sauter aux yeux. Les oiseaux sautent toujours aux yeux, comme les chats, les araignées.

« Un souffle d'air soulève un bref instant le voilage blanc. Cela suffit au moineau pour se propulser par cette ouverture providentielle. Seulement, c'est un tout jeune oiseau à qui personne n'a jamais appris le dedans ni le dehors, c'est entre les quatre murs de la chambre qu'il se met à tourbillonner comme un jouet fou. Épuisé, terrorisé, il se pose sur la corniche de l'armoire, l'œil égaré. L'odeur de la peur fait tourner l'atmosphère en un gaz acide, irrespirable. Puis un nouveau courant d'air vient balayer le rideau. L'oiseau repère le rectangle blanc, il reconnaît son territoire, cet univers sans coin, sans obstacle, qui va de jamais à nulle part. Fou de joie, il s'y précipite. Il a la moitié du corps hors de la chambre quand la fenêtre claque violemment, le broyant par le travers en deux.

« La bouche béante, Louis regarde un duvet gris virguler lentement jusqu'au tapis. Le téléphone sonne au même instant.

« — Allô!... oui, c'est moi, bonjour Richard... non, je n'ai pas oublié que je te devais de l'argent...

oui, je sais, mais... c'est d'un jour à l'autre... écoute-moi!... Charles, je ne peux pas te parler pour l'instant, un oiseau vient de se faire décapiter sous mes yeux... mais non, ce n'est pas encore un truc à moi! je te jure, j'en suis tout retourné!... Retrouvons-nous tout à l'heure, disons vers midi et demi... où ça? au restaurant du Printemps, sous la cou-pole... et pourquoi pas là?... oui, j'insiste, c'est un très bel endroit... c'est ça à tout à l'heure. »

Pourquoi l'ai-je appelé Louis?... à cause de ses problèmes d'argent?... je devais être saoul quand j'ai trouvé ça. Quand je bois, je deviens stupide et je fais des jeux de mots idiots. Ça ne lui va pas, Louis. Il lui faudrait quelque chose de plus jeune, de plus contemporain. Ce type au bout du comptoir par exemple, comment s'appelle-t-il?... je ne tarde pas à l'apprendre de la bouche du patron en train de le servir, Jean-Yves. Je ne me vois pas appeler mon héros Jean-Yves pendant deux cents pages.

Sans avoir été d'une grande utilité pour l'humanité aujourd'hui, je me sens quand même assez content de moi. Le nombre de pages de la journée n'est pas fabuleux mais comme je n'ai travaillé que deux heures c'est une bonne moyenne. C'est cette histoire d'oiseau qui m'a remis le pied à l'étrier. Ce matin, en ouvrant les yeux, j'ai vu qu'un des carreaux de ma chambre était fêlé. Un duvet blanc était collé sur l'espèce de « z » que formait la fêlure. Je ne me suis souvenu d'aucun choc, mais

j'ai le sommeil pesant en ce moment. Quoi qu'il en soit, ça ne pouvait être qu'un signe, une invitation à reprendre ma plume. J'aurais pu écrire plus mais Hélène m'a téléphoné. Elle veut m'emmener en Angleterre pour trois jours. Je suis très content de voir Hélène, mais pourquoi l'Angleterre ? on est très bien ici...

Du coup, je suis retourné à la plage voir le soleil se coucher. C'est curieux ce sable martelé par des pieds de gens qu'on ne voit jamais. Le soleil mettait un temps fou à disparaître, je suis parti avant la fin. En passant je me suis arrêté au café pour boire un demi. Je n'avais pas soif, juste besoin d'être avec des humains, un besoin de stabulation. Beaucoup de gens ici vont au café en chaussons. Le type à côté de moi en porte. C'est un colosse avec des pieds minuscules. Il doit chausser du 38 ou du 39, pas plus. Ça me fascine. Je l'ai croisé plusieurs fois en ville mais je n'avais jamais remarqué qu'il avait de si petits pieds. Je n'ai jamais fait attention non plus au nom du café. Je m'informe. On me répond qu'il n'a pas de nom. Dans le temps il y avait un propriétaire du nom de « Bouin ». Mais depuis ça a changé, d'autres propriétaires se sont succédé. À présent, on va au café ou au tabac, c'est selon.

En attendant dans la plus parfaite hébétude que l'eau de mes pâtes entre en ébullition, je repense au coup de téléphone d'Hélène. Pourquoi ai-je dit oui à ce voyage absurde ?

— Alors, qu'en dis-tu, c'est une bonne idée, non ?

— Pourquoi ne pas passer ces trois jours ici, peinars ?

— Oh non ! J'en ai marre de ton trou, c'est triste à mourir !

— Mais j'ai mon travail, je suis déjà à la bourre...

— Justement, un peu plus, un peu moins... Et puis quoi, tu prends ta machine sous ton bras et tu bosses à l'hôtel. Trois jours, ce n'est pas le bout du monde !

— Trois jours en Angleterre, ce n'est pas trois jours ici.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Je sais ce que c'est les voyages ! On fait tellement de choses en une journée qu'on a l'impression d'en avoir vécu deux dans le même temps.

— Qu'est-ce que tu peux être pantouflard !

— C'est faux ! Je voyage tout le temps, mais pas dans l'espace, c'est tout.

— Tu n'es pas content de me voir ?

— Bien sûr que si, ça n'a rien à voir...

Ensuite je n'ai plus entendu que sa voix sans les mots. Les petits trous du combiné ne laissaient plus filtrer qu'une mélodie envoûtante, dans une langue inconnue et très douce. J'ai dit oui. Elle a raccroché tout de suite après.

Maintenant je suis bien dans la merde. Elle passe me chercher dans deux jours. C'est rien deux jours, c'est comme si elle avait dit : « Je suis là dans deux heures. » Je regarde autour de moi comme si je voyais chaque objet pour la dernière fois. Il va falloir parler,



et en anglais par-dessus le marché!... se perdre, demander son chemin. Je peux demander mon chemin en anglais, mais je ne comprends pas ce qu'on me répond. Ça ne sert à rien. Il va falloir conduire à gauche, la mort nous guette à chaque carrefour. Hélène, avec sa manie d'aller où « les autres » ne vont jamais, va vouloir se faire des émotions dans les pubs les plus sinistres et je me sentirai très mal au milieu des marins ivres de bière qui lui feront de l'œil. Il nous faudra porter de lourdes valises d'un hôtel à un autre sous une pluie battante. Je serai chez des gens qui sont chez eux. En fait, je me retrouve dans la même situation que Louis, la décision d'une femme m'oblige à faire des choses dont je n'ai nulle envie. Ça me le rend tout de suite plus sympathique ce vieux Louis. Téléphone!

— Christophe, comment vas-tu ?

— À vrai dire, comme ça...

— Nane ? ça ne va pas ?...

— Non, elle ça va, enfin, comme d'habitude. Ce n'est pas ça, pas uniquement ça, je ne sais pas, les gosses, le boulot, le fric, le temps qui passe, un peu de tout. Je pensais à toi au bord de la mer, l'air pur... Si j'avais le temps, je passerais bien te voir.

— Sans problème, sauf que je pars après-demain.

— Ah bon, où ça ?

— En Angleterre, avec Hélène.

— Ah, c'est bien ! tu me raconteras. Bon, je vais te laisser, il faut que je file chez Nane, le toubib doit passer. Bon voyage, t'as du pot mon salaud !

Tu parles ! C'est vrai qu'à côté des siens, mes soucis ne pèsent pas très lourd. Nane son ex-femme, est en train de mourir dans un studio, quelque part dans le XVI<sup>e</sup> arrondissement. Nane était belle comme un dimanche, comme un jour qui n'aurait pas servi, gentille, intelligente, parfaite. Un matin, elle est partie en laissant à Christophe deux gosses et pas de mot du tout. Il n'a pas cherché à comprendre, il a continué à l'aimer de la même façon, comme un bœuf traçant son sillon. Pas de nouvelles pendant près de quinze ans, et puis il y a un an, ils se retrouvent par hasard. Elle est malade, très malade. Depuis, il s'occupe d'elle comme la mère de Nane aurait dû le faire si elle n'était pas un monstre d'égoïsme. Tout ce qu'elle a fait pour sa fille, c'est lui louer un de ses studios parisiens, au prix fort, uniquement parce que si elle l'avait laissée à la rue, elle risquait des embêtements. J'aimerais bien que Louis existe, vraiment. Seulement il n'existe pas et Nane est si fatiguée que l'héritage ne lui servirait à rien. À savoir même s'il arriverait à temps ?...

J'aurais dû proposer à Christophe de venir passer quelques jours ici avec les enfants. J'y ai pensé et pourtant je ne l'ai pas fait. J'ai reculé devant cette grosse bouffée de malheur. Hélène dirait que c'est par égoïsme. Je ne crois pas. Simplement, j'ai un très grand respect de l'intimité des autres, qu'ils soient heureux ou malheureux.